

MARIO VARGAS LLOSA



LES CONTES  
DE LA PESTE

Traduit de l'espagnol (Pérou)  
par Albert Bensoussan

LE MANTEAU D'ARLEQUIN  
THÉÂTRE FRANÇAIS  
ET DU MONDE ENTIER

*nrf*

GALLIMARD



LE MANTEAU D'ARLEQUIN

*Théâtre français  
et du monde entier*



*Mario Vargas Llosa*

*Les contes  
de la peste*

*Traduit de l'espagnol (Pérou)  
par Albert Bensoussan*

*nrf*

*Gallimard*

*Titre original:*

LOS CUENTOS DE LA PESTE

© Mario Vargas Llosa, 2015.

© Éditions Gallimard, 2019, pour la traduction française.

*À Natalio Grueso, qui a ressuscité mon théâtre.*





# BOCCACE SUR SCÈNE



## I

J'ai lu le *Décameron* dans mon jeune temps et, dès cette première lecture, la situation initiale du livre avant le début des contes m'est apparue comme essentiellement théâtrale : surpris dans une ville contaminée par la peste et dont ils ne peuvent fuir, un groupe de jeunes gens confinés dans une villa s'en échappent, pourtant, par l'imagination en se racontant des histoires. Face à une réalité intolérable, sept jeunes filles et trois garçons se réfugient, en effet, dans un imaginaire salvateur, un univers de contes, fait de rêves et de mots, qui les transporte d'une réalité abominable à une autre et les immunise contre la pestilence.

Cette situation n'est-elle pas le symbole même et la raison d'être de la littérature ? Les êtres humains que nous sommes n'inventent-ils pas depuis la nuit des temps des histoires afin de contrarier, souvent inconsciemment, une réalité qui les accable et ne peut combler leurs désirs ?

La circonstance qui sert de cadre au *Décameron* exprime on ne peut mieux la nature du théâtre, qui est de représenter sur scène, dans sa durée, un substitut de la

vie réelle, tout en reflétant ses carences et en y ajoutant cette aspiration, cette urgence à nous en faire pleinement jouir.

C'est pourquoi l'idée d'une œuvre de théâtre inspirée par le *Décaméron* m'a depuis longtemps habité, allant et venant au rythme des années, jusqu'à ma décision de la mener à bien.

Grâce à Giovanni Boccace, j'ai connu là un des moments les plus exaltants de mon existence : le lisant et le relisant pour mon plus grand plaisir, reconstituant par la lecture et la visite les lieux où il vécut et écrivit. Florence, à l'automne du Moyen Âge, laissait déjà percer les premières lueurs de la Renaissance. Dante, Boccace et Pétrarque, les trois astres littéraires de cette époque de transition, sont la source nourricière de ce que la culture occidentale a produit de meilleur, donnant naissance aux formes et aux modèles, aux idées et aux valeurs esthétiques qui ont perduré jusqu'aujourd'hui dans leur rayonnement universel.

Giovanni Boccace était à Florence quand la peste noire s'abattit sur la ville, en mars 1348. L'épidémie provenait, semble-t-il, du sud de l'Italie, ramenée par les bateaux qui apportaient les épices d'Extrême-Orient. Les rats la propagèrent jusqu'en Toscane. L'écrivain et poète avait quelque trente-cinq ans. Sans cette terrible expérience — le fléau de la peste décima, dit-on, le tiers des cent vingt mille habitants de Florence — il n'aurait pas écrit le *Décaméron*, chef-d'œuvre absolu, pilier de la prose narrative occidentale. Et il serait probablement resté cet écrivain intellectuel et savant qui préférait le latin à la langue vernaculaire, plus préoccupé de recherches théologiques, classiques et érudites que soucieux d'une création littéraire à la portée du grand public. L'expérience de la peste bubonique a fait de lui un autre homme et a

prélué à la naissance du grand écrivain dont les contes allaient réjouir, partout dans le monde au cours des siècles, d'innombrables lecteurs. D'une certaine façon, la peste — la promesse d'une mort atroce — l'a humanisé, en le rendant proche de la vie des gens du peuple, de ceux dont jusque-là — lui qui appartenait à une famille de marchands aisés — il était resté plutôt distant.

L'avidité de jouissance et de plaisir des dix jeunes gens reclus dans la Villa Palmieri naît, ainsi que l'explique la première journée, comme un antidote au spectacle horripant de la peste qui transforme les rues de Florence en apocalypse quotidienne. Il en va ainsi de Boccace, jusqu'alors voué à l'étude (mythologie, géographie, religion, histoire) et à ses maîtres latins, plus porté sur la vie intellectuelle que sur l'exaltation des sens. La peste — la mort dans toute sa cruauté — lui fait découvrir la merveilleuse vie du corps, les plaisirs de la chair et de la bonne chère. Le *Décameron* témoigne de cette conversion. Qui ne dure guère, au demeurant, car les années qui succèdent à la pestilence le voient reprendre sa studieuse vie de clerc et s'éloigner de ceux que Montaigne appelait «les gens du commun». Boccace fait donc retour aux bibliothèques, à la théologie, à l'encyclopédie, au monde des classiques. Son goût constant et croissant pour la culture grecque est l'un des premiers indices de l'admiration que l'humanisme de la Renaissance professera pour le passé hellénique : histoire, philosophie, art, littérature et théâtre.

Les premiers ouvrages de Boccace, écrits en latin ou en langue vernaculaire (*Filocolo*, *Filostrato*, *Teseida*, *Comedia delle ninfe fiorentine*, *Amorosa visione*, *Elegia di Madonna Fiammetta*, *Ninfale fiesolano*), puisent leur inspiration dans des livres et non dans la vie. Ils ne nous disent rien de l'existence et tout de la culture : théorie philosophique

ou théologique, mythes littéraires, commerce social, amoureux, courtois et chevaleresque. Écrits dans un cadre conventionnel, ils s'inscrivent dans le sillage de leurs modèles, entre autres la poésie de Dante. La révolution que représente le *Décaméron* — et cela grâce à la peste, rappel brutal que la vie de l'esprit est seulement une dimension de la vie et qu'il en est une autre, rattachée non à l'intellect ou à la connaissance mais au corps, aux désirs, aux passions, aux fonctions organiques — tient en ceci que cette vie directe et matérielle, non pas celle de l'élite et des idées, mais la vie partagée par tous (artisans, paysans, marchands, pirates, corsaires, moines et religieuses, rois, nobles et aventuriers), est la matière de ces contes, sans souci d'une quelconque théorie littéraire. Le *Décaméron*, pour tout dire, introduit le réalisme dans la littérature européenne, et le fait souverainement. D'où son extraordinaire popularité, comparable, quelques siècles après, à celle de *Don Quichotte*.

Le *Décaméron* a circulé dès le départ sous forme de copies manuscrites et a connu un immense succès. La première édition imprimée est parue presque un siècle et demi plus tard, à Venise, en 1492, l'année de la découverte de l'Amérique, et l'on dit que la reine Isabelle la Catholique fut une de ses lectrices les plus enthousiastes.

Sans cette expérience de 1348, Boccace n'aurait jamais pu écrire cette magistrale première journée qui ouvre le *Décaméron*, décrivant les ravages de la peste qui se manifeste par des bubons à l'aîne et sous l'aisselle, une fièvre élevée et de violentes convulsions, et le spectacle terrifiant d'une ville où, parce qu'on n'a pas le temps de donner une sépulture chrétienne à tous ceux qui tombent foudroyés par l'implacable fléau, s'amoncellent les cadavres. Curieusement, après ces pages initiales, hallucinantes et macabres, habitées par la maladie et la mort, la peste dis-

paraît du livre. Elle n'est presque plus évoquée dans ces cent contes (sauf quelques apparitions furtives en deux ou trois lignes), comme si elle avait été abolie grâce à l'exorcisme qui amène ces sept filles et ces trois garçons à raconter uniquement des histoires qui exaltent le plaisir, le libertinage et l'espièglerie (fût-ce au prix de quelque délit ou cruauté). Passé ce portique dominé par la peste, le livre manifeste un esprit réjoui, irrévérent, licencieux, moqueur, qui entend la vie comme une aventure dont la fin primordiale est la jouissance sexuelle ou le divertissement de l'homme — et même, parfois, de la femme.

Conter, dans le *Décameron*, n'est pas une activité spontanée, laissée à l'initiative de chacun des locuteurs, mais un rituel qui obéit à un rigoureux protocole. Il y a une reine ou un roi éphémère, une majesté intronisée seulement pour un jour mais dotée, pendant son règne, d'une autorité réelle : personne ne lui dispute le pouvoir, et sa petite cour lui obéit sans réticence aucune. L'ordre où se succèdent les contes vient d'en haut, avec un programme bien défini. Les séances ont lieu à la neuvième heure, c'est-à-dire en milieu d'après-midi, et n'occupent que cinq jours par semaine, étant exclus le vendredi, pour raisons liturgiques, et le samedi, jour de repos biblique. Avant de commencer, les dix jeunes gens se promènent dans les jardins de la Villa Palmieri, jouissent du parfum des fleurs et du chant des oiseaux, mangent, boivent, chantent et dansent, préparant le corps et l'esprit à la plongée dans l'imaginaire et la fiction.

Les contes commencent par un exorde, généralement bref, de caractère philosophique et abstrait, mais s'ajustent ensuite, à de rares exceptions près, à un système dont le caractère premier est le réalisme. Ils campent presque tous une réalité évidente puisant dans le vécu au lieu de feindre une irréalité comme les récits fantas-

tiques. (Seule une poignée de contes sont de nature fantastique.) Les personnages, cultivés ou primaires, riches ou pauvres, nobles ou plébéiens, vivent différentes sortes d'aventures en recherchant tous — presque toujours avec succès — d'abord le plaisir charnel, ensuite le vain négoce qu'Aristote appelle la chrématistique. Le *Décaméron* est un monument dressé à l'hédonisme. Jouir, au sens le plus matériel, est le but primordial des personnages, hommes et femmes. Ils s'y adonnent avec joie, sans préjugés, bravant les tabous et les interdits moraux ou religieux, sans la moindre peur des conventions ni du qu'en-dira-t-on. La sensualité, le corps, les appétits sont ici des objets d'exaltation et de culte. On dirait que la proximité de la peste — l'imminence de la mort — donne à ces conteurs d'histoires une liberté de parole et d'invention qu'ils ne se seraient jamais permise autrement. Il en va de même de la rupture de tous les freins moraux pour la réalisation de leurs désirs. Dans cette quête effrénée et presque désespérée du plaisir, les personnages du *Décaméron* obtiennent généralement satisfaction, ils sont comme récompensés par un ordre secret qui concède à la satisfaction des appétits une valeur ontologique : la justification de la vie.

Boccace raconte dans la première journée du *Décaméron* qu'un des effets de la peste a été l'effondrement de la morale qui régnait à Florence et que les Florentins, en ces jours de pestilence et de mortalité, se sont livrés à l'impudeur et à la fornication en transgressant les normes, les formes et les conduites qui, jusqu'alors, contenaient les rapports sexuels dans certaines limites.

Dans le cas des dix jeunes gens reclus à la Villa Palmieri, ces débordements sexuels sont purement verbaux, ils n'interviennent que dans les contes qu'ils rapportent, tandis que pendant ces dix jours (qui, en réalité, sont



quatorze) leur conduite ne peut être plus raisonnable ni plus retenue ; et ce, bien que le narrateur du *Décameron* dise au début que les trois garçons étaient amoureux de trois des jeunes filles, mais sans les nommer. Ils chantent, dansent, mangent et boivent, certes, mais regagnent ensuite leur chambre et il n'y a pas entre eux la moindre licence sexuelle. Aucun ne fait l'amour ni ne se livre au moindre écart érotique. Les excès sont le fait des contes, l'attribut exclusif de la fiction.

Ont-ils fui Florence seulement pour s'épargner le spectacle des malades et des cadavres ? La jeune Pampinea, l'inspiratrice de cette retraite à la Villa Palmieri, révèle une intention plus ambitieuse que celle de s'éloigner de la ville à seule fin de se distraire. Elle voit cette fuite comme une rédemption, une initiative qui sauverait le groupe de la mort : « C'est un droit naturel à quiconque naît ici-bas, que de conserver et défendre sa vie tant qu'il peut... Et si cela est permis par les lois à la protection desquelles tout mortel doit de vivre en sécurité, combien plus nous est-il permis, à nous et à tous autres, de prendre pour la conservation de notre vie les précautions que nous pouvons ? »

Pampinea pense que la fiction est, bien plus qu'un divertissement, un vaccin éventuel contre les ravages de l'épidémie. De cette réflexion de la judicieuse demoiselle naît, dans les *Contes de la peste*, l'idée, attribuée à Giovanni Boccace, qu'en racontant des histoires on peut tracer un labyrinthe où la peste s'égarerait sans atteindre les conteurs.

Dans le *Décameron*, le plaisir, valeur suprême, justifie les pires mensonges et tromperies, comme le montre — un exemple entre dix — le merveilleux récit de Ricciardo Minutolo (le sixième du troisième jour) qui, pour posséder Catella, la femme de Filippello Sighinolfo, lui fait

# MARIO VARGAS LLOSA

## LES CONTES DE LA PESTE

Cette pièce est une adaptation libre des nouvelles du *Décameron* de Boccace. Après un séjour à la célèbre Scuola Holden de Turin, où il eut l'occasion de rencontrer Alessandro Baricco, Mario Vargas Llosa s'adonna à cet exigeant exercice de réécriture qui dessine un pont entre deux littératures et entre deux siècles.

Tout comme dans le grand classique de la Renaissance italienne, les histoires d'amour (érotiques, sentimentales, cocasses ou hardies) vont ici s'enchaîner. Elles nous montrent les multiples visages de la passion ainsi que les registres les plus variés de la conduite humaine.

Mais Vargas Llosa apporte aussi à cette fresque les formes et les couleurs de sa langue et de son imagination sud-américaines. Le résultat est inattendu et formidable : une comédie très contemporaine, à la fois grotesque et tragique, sordide et héroïque, picaresque et romantique.

*Né au Pérou en 1936, Mario Vargas Llosa est l'auteur de Conversation à La Catedral (1973), La tante Julia et le scribouillard (1979), La fête au Bouc (2002) et Le héros discret (2015), parmi la vingtaine de romans qui ont fait sa réputation internationale. Son œuvre vaste et protéiforme, reprise par la Bibliothèque de la Pléiade, a été couronnée par de nombreux prix littéraires, dont le plus prestigieux, le prix Nobel de littérature, en 2010.*



Les contes de la peste  
Mario Vargas Llosa

Cette édition électronique du livre  
*Les contes de la peste* de Mario Vargas Llosa  
a été réalisée le 18 mars 2019  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072757761 – Numéro d'édition : 325757).

Code Sodis : N92802 – ISBN : 9782072757792  
Numéro d'édition : 325760.